

Les « lumières sombres » de la néo-réaction

Par **Alain Cambier**

Chercheur associé à l'UMR 8163 « Savoirs, textes, langage » (STL) à l'Université de Lille.

Assistons-nous à un basculement irréversible des temps ? Les démocraties sont aujourd'hui directement menacées par une internationale réactionnaire dont le centre de gravité se situe désormais aux Etats-Unis. Car s'il a été élu en 2016 grâce au soutien de l'*alter right* se réclamant d'un national-populisme représenté par Steve Bannon et Richard Spencer, Donald Trump doit surtout sa réélection en 2024 aux tenants de la néo-réaction et à ses théoriciens. Autant ses propos erratiques peuvent étonner, autant ceux-ci ne masquent pas que son projet politique a gagné en structuration idéologique pour remettre en question les fondements de la démocratie américaine. Ainsi, un ingénieur du nom de Curtis Yarvin, auto-promu « conseiller du prince », est présenté comme l'égérie de la réactualisation théorique de la réaction. Or, ce projet néo-réactionnaire prétend également avoir une ambition internationale et vise plus particulièrement à déstabiliser les démocraties européennes. Le discours de Munich qu'a tenu en 2024 le vice-président Vance a été révélateur : pour lui, la menace en Europe ne serait pas la Russie, mais la destruction de la civilisation par le progressisme culturel. En 2022, Curtis Yarvin appelait déjà, sur son blog, à « donner carte blanche à la Russie sur toute l'Europe ». L'internationale réactionnaire n'hésite pas à se compromettre avec un régime autocratique et post-totalitaire pour mener une croisade viscérale contre la démocratie en Europe. Face à cette réinitialisation radicale de l'idéologie réactionnaire, le défi est non seulement politique, mais aussi intellectuel.

« *Lumières sombres* » est une expression inventée en 2012¹ par Nick Land, un penseur anglais qui voulait, par cette formule, prendre le contre-pied de l'influence exercée par les philosophes progressistes de l'*Aufklärung*, c'est-à-dire du « siècle des Lumières »². Dans son texte, Nick Land se fait le critique véhément de la démocratie qui est présentée comme un regrettable « décélérateur » de l'essor du capitalisme : il devient alors une référence pour la néo-réaction américaine. Le caractère oxymorique de l'expression est volontairement choisi et annonce déjà le caractère provocateur des thèses qui taraudent, en clair-obscur, la doctrine néo-réactionnaire.

La spécificité du courant néo-réactionnaire

La pensée néo-réactionnaire se veut en rupture vis-à-vis des codes habituels de la droite conservatrice. Dans son ouvrage *Les Lumières sombres*, Arnaud Miranda³ a su dégager les caractères spécifiques de ce courant qui commence à émerger entre 2006 et 2010. Tout en se distinguant du courant

national-populiste, la néo-réaction s'oppose au conservatisme classique qui, dans le cadre d'une démocratie libérale, veille surtout à garantir la stabilité. Pour les néo-réactionnaires, il ne s'agit pas simplement de chercher à maintenir un *statu quo*, mais de préconiser une véritable révolution en refusant de composer avec le cadre institutionnel établi. Ce sont souvent des héritiers du courant libertarien qui désormais visent à prendre le pouvoir politique pour infléchir radicalement le cours de l'histoire. Le courant libertarien a voulu se démarquer du libéralisme classique. En France, on accuse souvent sans nuance le libéralisme économique en oubliant que le libéralisme politique, dénonçant l'absolutisme politique, revendique un encadrement strict du pouvoir pour garantir les droits de l'homme : le libéralisme a été à l'origine des révolutions anglaise, américaine et française⁴. Aux Etats-Unis, un membre du parti démocrate se dira volontiers « libéral » parce qu'il promeut les valeurs progressistes propres à une société ouverte.

¹ « *The Dark Enlightenment* » est le premier texte clairement néo-réactionnaire du philosophe Nick Land qui avait d'abord revendiqué l'héritage de Georges Bataille, Deleuze et Guattari : cf. son ouvrage paru en 1992 *The Thirst Annihilation. Georges Bataille and Virulent Nihilism*, Londres, Routledge.

² Cf. les Encyclopédistes français du XVIII^e siècle et le texte de Kant de 1783 : *Qu'est-ce que l'Aufklärung ?*

³ *Les Lumières sombres. Comprendre la pensée néoréactionnaire*, Arnaud Miranda, éd. Gallimard, Paris, 2026.

⁴ Le libéralisme économique et politique trouve sa source initialement dans la philosophie John Locke et, en France, dans celle de Montesquieu : Yarvin répudie cet héritage...

En revanche, les libertariens inspirés par le philosophe Robert Nozick⁵ ou l'économiste Ludwig Von Mises⁶ ont défendu à la fois un individualisme exacerbé et un capitalisme débridé, totalement déréglementé, en revendiquant un anarchisme de droite pour réduire l'État à un rôle minimal. Or, les néoréactionnaires sont des libertariens déçus au sens où ils estiment qu'il est illusoire de croire qu'un ordre spontané – « catallactique »⁷ – puisse émerger de l'interaction naturelle et non contrôlée des agents économiques. Selon Curtis Yarvin, les libertariens oublient qu'il faut des conditions politiques à la liberté : l'ordre et la sécurité. Aussi, les néoréactionnaires d'aujourd'hui considèrent qu'il faut recourir à un État fort, mais se conduisant comme une *sovereign company*, c'est-à-dire une entreprise souveraine avec un management autoritaire revisitant la figure du Léviathan de Hobbes : *Might is right* !

Monarchie versus démocratie

Le canon réactionnaire ne se contente pas de postuler une hiérarchie naturelle entre les êtres humains : il développe une virulente critique de la démocratie. Réactivant des thèses sur l'incompétence des masses⁸ déjà développées il y a un siècle par Walter Lippmann, l'ouvrage de Hans-Hermann Hoppe intitulé « *Democracy. The God that failed* » et publié en 2011 fait ici référence : « Si nous devons avoir un État, alors il est économiquement et éthiquement avantageux de choisir la monarchie plutôt que la démocratie »⁹. Yarvin se revendique lui-même comme un « *Carbylien* » royaliste¹⁰, c'est-à-dire comme un disciple de Thomas Carlyle, penseur britannique du XIX^e siècle très critique vis-à-vis de la Révolution française parce qu'elle aurait inauguré l'incursion des masses en politique. Le détour par Carlyle lui permet de justifier une logique de puissance drastique en politique qui le conduit à réhabiliter la notion de souveraineté absolue, c'est-à-dire ne s'embarassant plus du normativisme juridique de l'État de droit¹¹. Yarvin dénonce dans le même temps le rôle joué par ce qu'il appelle la « *Cathédrale* » représentée par les élites des universités ou de l'administration publique et accusées d'entretenir les présupposés idéologiques censés structurer les gouvernements occidentaux depuis 1945, comme l'Égalité, la Justice sociale et le souci du Bien commun.

Il se présente comme un réaliste cynique qui fait de la violence et de la conflictualité le destin fatal de l'humanité. Ainsi en vient-il à préconiser un « coup d'État » monarchique¹² où le principe héréditaire serait remplacé par la prise du pouvoir par un « PDG-Monarque » voué à régner sur un État-entreprise.

Le retour du théologico-politique

Les néo-réactionnaires américains ont su accéder aux sphères du pouvoir économique et politique par l'entremise de Peter Thiel, cofondateur de *PayPal* et fondateur de *Palantir technologies*, société spécialisée dans la surveillance numérique¹³. Cet entrepreneur a été l'un des premiers de la Silicon Valley à soutenir Trump en 2016 et à promouvoir la carrière de J.D. Vance, l'actuel vice-président qui s'est converti récemment au catholicisme. Or, Peter Thiel a toujours eu des prétentions intellectuelles : dès 1995 à Stanford, il théorise sur « le mythe de la diversité » et contre le multiculturalisme défendu dans les universités américaines ; puis il se définit également comme un libertarien déçu qui peu à peu enrôle la religion dans son combat politique réactionnaire, en assignant aux entrepreneurs et aux nouveaux fondateurs une mission quasi théologique¹⁴. A ce titre, Peter Thiel revendique sa dette vis-à-vis de René Girard et de sa théorie du bouc-émissaire¹⁵ : condamnés à vivre dans une violence radicale aiguisée par « la rivalité du désir mimétique », les hommes ne trouveraient leur salut que par le sacrifice d'un bouc-émissaire censé apaiser les tensions et le Christ en serait la figure emblématique. A partir de ces thèses, Thiel n'hésite pas à extrapoler et à faire du « monarque » une nouvelle figure potentiellement canalisatrice de la violence. Mais c'est surtout auprès de Carl Schmitt¹⁶ que l'entrepreneur milliardaire puise son inspiration théologique. Il y trouve d'abord la confirmation que la conflictualité est au fondement des relations humaines et que la politique ne pourrait se passer de la désignation d'un ennemi¹⁷. Il s'agit alors de s'opposer radicalement à toutes les conceptions du monde trop lénifiantes pour lui quand elles valorisent la neutralisation de l'hostilité inhérente à la condition humaine. Thiel souscrit également à la thèse de Carl Schmitt selon laquelle les décisions discrétionnaires du souverain sont du

⁵ R. Nozick, *Anarchie, Etat et Utopie*, PUF, Paris, 1988.

⁶ L. Von Mises, *L'Action humaine. Traité d'économie*, PUF, Paris, 1985.

⁷ Selon l'expression de F. Von Hayek.

⁸ Cf. Walter Lippmann, *The Phantom Public*, New York, Harcourt, Brace and Cie, 1925. C'est contre ces thèses que John Dewey défendra aux contraires l'idée que les maux dont souffre une démocratie ne peuvent être soulagés que par davantage de démocratie : cf. *Le public et ses problèmes*, Farrago/ éditions Léo Scherrer, Pau, 2003.

⁹ Hans-Hermann Hoppe, *Democracy. The God That Failed, (Démocratie, Le Dieu qui a failli)*, New Brunswick/Londres, Transaction Publishers, p. 20.

¹⁰ Cf. Curtis Yarvin, "From Mises to Carlyle : my sick journey to the dark side of the force", dans son blog *Unqualified Reservations*, 4 février 2010 (cité par Miranda, p. 56).

¹¹ Cf. Hans Kelsen, *Théorie pure du droit*.

¹² Cf. l'interview de Yarvin relaté dans *Le Grand Continent* du 19-07-2025.

¹³ Yarvin est devenu « le philosophe politique attitré » de l'écosystème financier et politique de Peter Thiel : cf. Max Chafkin, *The Contrarian : Peter Thiel ans Silicon Valley's Pursuit of Power*, Londres, Bloomsbury, 2021, p. 246-247 (cité par Miranda, *op. cit.* p. 45-46).

¹⁴ Cf. Peter Thiel with Blake Masters, *Zero to One. Notes on start-ups or How to build the future*, New-York, Crown Business, 2014.

¹⁵ Cf. René Girard, *La violence et le sacré*, Grasset, 1972

¹⁶ Né en 1886 et mort en 1985, Schmitt fut un juriste catholique allemand qui s'est compromis avec le nazisme et influença, entre autres, la « nouvelle droite » du GRECE mais aussi le Club de l'Horloge.

¹⁷ Cf. Carl Schmitt, *La Notion de Politique*, éd. Calmann-Lévy, 1972, p. 66.

même ordre que les miracles, puisque dans les deux cas il s'agit de s'excepter des lois établies pour assurer le salut des hommes¹⁸. Mais Thiel reprend surtout à son compte la thèse Schmittienne du *kat-echon*, c'est-à-dire de celui qui, dans l'attente de l'Apocalypse, oppose sa résistance à l'Antéchrist¹⁹. Pour Schmitt, c'est l'Empire romain germanique qui a longtemps assumé ce rôle de *kat-echon* : « Le concept décisif qui fonde historiquement sa continuité [i.e. celle de l'Empire romain germanique] est celui de la puissance qui retient (*Anfhalter*), du *kat-echon*. Empire signifie ici la puissance historique qui peut *retenir* l'apparition de l'Antéchrist et la fin de l'ère actuelle, une force *qui tenet*, selon les mots de l'apôtre Paul dans sa deuxième *Épître aux Thessaloniens*, chapitre 2 »²⁰. Or, l'Antéchrist serait incarné aujourd'hui par ceux qui ont propagé à l'époque moderne l'idée que, grâce au progrès, on pourrait promettre aux hommes un monde unifié de paix et de sécurité : ce qui ne peut conduire, pour Thiel, qu'à la léthargie, la sclérose. Pour lui comme pour Schmitt, la conception libérale de la société de consommation - tout comme celle du *Welfare State* de type Keynesien (elles prétendent toutes deux neutraliser le rôle de la politique et de la violence) - n'est que *Divertissement*, au sens étymologique et pascalien du terme : elle nous éloigne de la « conversion ». Aussi, pour lutter ce qu'il considère comme une décadence, envisage-t-il un *kat-echon* messianique, mais résolument futuriste pour régénérer l'Occident. Pour les néo-réactionnaires, la religion est censée supplanter le droit.

L'apologie du techno-capitalisme

Paradoxalement, pour jeter le pont qui mène de la paralysie eschatologique du devenir humain à la puissance historique d'un nouveau *kat-echon*, Thiel préconise de recourir à des entrepreneurs de génie qui, grâce à leurs innovations technologiques incessantes, sont capables d'ériger de puissants monopoles qui éliminent toute concurrence en aiguisant le principe de la « destruction créatrice » propre au capitalisme²¹. Ici encore, on peut établir un lien avec la pensée de Carl Schmitt qui, influencé par Ernst Jünger²², considérait que l'ère de la technique pouvait supplanter celle de l'économie libérale : « La technique n'est plus un terrain neutre au sens de ce processus de neutralisation [i.e. propre à l'économie libérale] et toute politique forte se servira d'elle »²³. Sur ce point, converge l'influence de la pensée de Nick Land dans le courant réactionnaire. Ce dernier défend la thèse de « l'accélérationnisme » : il s'agit d'accélérer le déploiement du capitalisme en intensifiant la « destruction créatrice » qui en est le moteur²⁴. Tout en étant destructeur, le capitalisme

serait alors indépassable. Ainsi les innovations pourraient ouvrir un horizon bionique dans lequel l'homme ne se distinguerait plus de sa technologie. Ces thèses se retrouvent également chez le *businessman* milliardaire Marc Andreessen et son « *Manifeste techno-optimiste* » publié en 2023 sur le site internet de son entreprise. Il s'en prend aux « *luddites* » contemporains qui comme ceux emmenés au XIX^e siècle par Ned Ludd veulent briser les machines et se révolter contre la technologie. Ce techno-capitalisme débridé justifie alors le transhumanisme qui irait de pair avec l'émergence d'une nouvelle élite : « Devenir des surhommes technologiques » comme dit Andreessen. En réalité, ce transhumanisme n'est rien d'autre qu'un antihumanisme radical. Le mépris nihiliste des masses vouées à la décadence et le culte du surhomme aux accents nietzschéens se retrouvent encore chez le penseur d'extrême droite Costin Alamariu alias *Bronze Age Pervert* qui préconise l'eugénisme afin de produire, par la sélection, une élite performante, correspondant à une spécification surhumaine.

Un wokisme d'ultra-droite

L'idéologie néoréactionnaire ne peut être considérée comme un simple reconditionnement de vieilles idées réactionnaires animées par le ressentiment. Sa verbigération disruptive relève plutôt d'un wokisme d'ultra-droite qui apparaît comme le miroir exactement inversé du wokisme d'ultra-gauche, avec les mêmes types de simplifications abusives ou d'amalgames, le même refus de toute nuance, le même ton sarcastique, le même recours à l'invective, le même dynamitage du socle culturel commun censé permettre aux paroles contradictoires de pouvoir se réfuter. Pour ce faire, ils utilisent les mêmes méthodes en recourant systématiquement aux réseaux sociaux pour élargir toujours plus la « fenêtre d'Overton », en usant de pseudonymes, en développant une constellation numérique abusant du *trolling* pour concurrencer les courants de pensée institutionnels ou académiques et la presse *mainstream*. L'objectif de ces figures inversées du wokisme est le même : brouiller les repères, saper les valeurs du « siècle des Lumières » et du rationalisme critique, pour pouvoir surenchérir dans un relativisme radical. L'enjeu est surtout la remise en question de l'universalisme au profit de replis identitaires parallèles : soit, par exemple, pour les uns sous l'étiquette de « racialisés » ; soit pour les autres au nom de la « biodiversité humaine ». Mais ce qui fait la différence spécifique de ce wokisme d'ultra-droite est de revendiquer une contre-culture rétrograde et nihiliste. Ainsi, il impose une « *sémiosis* illimitée »²⁵ à notre passé historique

¹⁸ Cf. Carl Schmitt, *Théologie politique*, éd. Gallimard, Paris, 1988, pp. 46-61.

¹⁹ Cf. Peter Thiel, « *The Straussian Moment* », in Robert Hamerton-Kelly (dir), *Politics and Apocalypse*, East Lansing, Michigan State University Press, 2007, pp. 189-218.

²⁰ Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre*, éd. PUF Léviathan, Paris, 2001, p. 64. Cette conception de l'Empire était attestée par de nombreux Pères de l'Église et par la lettre d'Adson de Montier-en-Der à la reine Gerberge, sœur de l'empereur Othon 1^{er}.

²¹ L'expression « *destruction créatrice* » est de Joseph Schumpeter qui avait très vite compris les sauts que permettent les innovations technologiques pour l'essor des entreprises capitalistes, cf. *Capitalisme, socialisme et démocratie*.

²² E. Jünger voit dans la technique une dimension métaphysique : cf. ses ouvrages *Die Totale Mobilmachung* et *Der Arbeiter*, Werke, Band 5 & 6, Stuttgart, Klett.

²³ Carl Schmitt, *La Notion de politique*, op. cit. p.152.

²⁴ Nick Land, *The Thirst for Annihilation. George Bataille and Virulent Nihilism*, op. cit.

²⁵ Cf. Umberto Eco, *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Livre de Poche, 1994.

jusqu'à « déconstruire » la signification de ses épisodes les plus tragiques, en se livrant volontiers à une forme de délire d'interprétation. Le néoréactionnaire pose d'abord ses conclusions pour ensuite s'inventer les prémisses idoines : il « raisonne » non seulement à rebours, mais aussi à l'envers...

Son apologie des innovations technologiques va paradoxalement de pair avec un mépris pour les protocoles prudents de la recherche scientifique. La technique n'est en elle-même qu'un moyen et si l'essor d'un rationalisme instrumental a permis le passage à la technologie, celle-ci ne fournit encore que des moyens. Or, l'amplification actuelle des moyens n'empêche pas l'obscurcissement des fins. Dans l'ingénierie génétique, par exemple, le fossé s'est creusé entre

le développement de savoir-faire techniques relativement simples et le manque de conceptualisation des conséquences éthiques qu'ils recèlent. Faire de la technologie une fin revient à opérer une sorte de « court-circuit » qui en fait le vecteur d'une volonté de puissance aveugle, comme si la question des fins n'exigeait pas d'abord de faire preuve de réflexivité. Or, l'extravagance du néoréactionnaire le rend incapable de penser contre lui-même. Le propre des institutions démocratiques est, au contraire, de favoriser la réflexivité afin d'éviter de s'enfoncer dans l'errance. Comme le disait Albert Camus, « Le démocrate est modeste. Il avoue une part d'ignorance...Et à partir de cet aveu, il reconnaît qu'il a besoin de consulter les autres, de compléter ce qu'il sait par ce qu'ils savent »²⁶.

²⁶A. Camus, "*Réflexions sur la démocratie sans catéchisme*", cité par A. Miranda, dans *Les Lumières sombres*, op. cit. p. 156